

Entretien avec Claude du Granrut

Pouvez-vous présenter votre parcours personnel ?

J'habitais Paris avec mes parents pendant la guerre et ils m'envoyaient à la campagne pour les vacances scolaires, pour que je sois « nourrie » comme on dit. J'allais dans un petit village chez une famille d'agriculteurs où l'on s'occupait bien de moi et j'étais très bien. Mon frère s'était engagé dans l'armée et il a fait la campagne de Tunisie puis d'Italie avant de participer au débarquement de Provence en août 1944. L'année 1944, mes parents écoutaient la radio anglaise, bien sûr. Ils appartenaient au réseau « Alliance », qui était un réseau d'informations si je puis dire, qui travaillait beaucoup avec les Anglais en transmettant des informations sur la manière dont pouvait s'organiser un débarquement en France etc. En plus de cela, mes parents recevaient souvent chez eux des aviateurs anglais : ils avaient donc une activité relativement calme, mais enfin une activité de Résistants. Je faisais mes études au lycée Molière, qui était un très bon lycée d'ailleurs, et j'avais dans ma classe beaucoup de camarades juives – qui étaient laïques généralement – une quinzaine à peu près : je les ai souvent reçues à la maison, juste avant de partir. Nous étions dans un appartement très calme donc nous pouvions mettre à l'abri des gens pendant quelques jours. J'avais des amies juives pour lesquelles les parents étaient inquiets. Dans ma classe, il n'y en a aucune qui ait été déportée : il y en a qui ont été arrêtées et déportées dans l'école, mais pas dans ma classe. Au mois d'avril 1944, c'étaient les vacances de Pâques, j'étais donc partie à la campagne. Mon père m'a écrit une lettre datée du 5 juin 1944 me disant : « *la guerre va finir. Tu restes à la campagne jusqu'à la fin, nous nous retrouverons tous bientôt, nous allons tous être réunis* ». Or, à ce moment-là, il semble que mes parents ont été dénoncés pour leurs activités et ils ont été arrêtés tous les deux dans la nuit du 5 au 6 juillet 1944. Ils ont été tous les deux à Fresnes et ils ont été interrogés rue des Saussaies. Mais c'était le 20 juillet 1944, le jour de l'attentat contre Hitler. Maman m'a dit : « *moi, je m'étais exercée à la baignoire* » (on mettait la tête dans la cuvette et on attendait le plus longtemps possible), je ne sais pas pour mon père car Maman est revenue donc elle a pu me raconter ces choses-là. Elle m'a dit : « *j'étais prête à être interrogée quand on m'a dit : allez, foutez le camp* ». Donc ils sont partis tous les deux par le train du 15 août, le dernier train parti pour l'Allemagne. Sans qu'il y ait eu de jugement, ça c'est une chose tout à fait spéciale : ils n'ont jamais été jugés. Un historien que j'aime beaucoup, qui s'appelle Thomas Fontaine, dit qu'en définitive ces 1 400-1 500

hommes et 500-600 femmes, ont été déportés pour travailler parce que les Allemands avaient besoin de main d'œuvre. D'ailleurs, immédiatement, on a envoyé ma mère avec une bonne partie de celles qui arrivaient (les « 57 000 ») travailler dans une usine d'armement, ce qu'elles ont refusé. C'est pour cela qu'elles ont été envoyées en camp de punition.

Ma mère est donc partie le 15 août dans le même train que mon père. Bien sûr, ils ne se sont pas revus... Elle a cherché à le revoir parce que le train s'est arrêté pour faire descendre les hommes à Buchenwald et à ce moment-là, les Allemands ont dit que les femmes qui avaient leur mari dans le train pouvaient leur dire au revoir. Elles ont couru jusqu'à l'arrêt et les Allemands, rigolards, leur ont dit : « *non, on vient de les envoyer ! Ils sont partis* » ... Donc cela commençait bien... Ma mère a été à Ravensbrück. Elle a été tout de suite extrêmement ferme par rapport à elle et aux autres femmes qui étaient avec elle. Elle n'était pas très jeune, elle avait 44 ans. Elle n'était pas très grosse, c'était une femme assez mince, assez élégante d'ailleurs. On ne l'a pas rasée, ce qui fait qu'elle a gardé ses cheveux. Elle a toujours tenu à être impeccable. A Torgau, elle a refusé de travailler pour l'armée allemande et elles ont toutes fait divers travaux pendant une quinzaine de jours et puis on les a renvoyées à Ravensbrück, où elles ont été réparties dans des camps de punition. Ma mère est allée dans un camp de punition qui participait à la création d'un aéroport : inutile de vous dire qu'il faisait -10°, la terre était gelée. On leur a expliqué qu'il fallait qu'elles roulent la terre pour faire quelque chose de plat. Cela a été affreux. Ma mère, heureusement, s'est retrouvée avec une jeune fille qui avait une vingtaine d'années et qui s'appelait Jeanny Rousseau. Elles ne se sont pas quittées. Jeanny Rousseau, qui parlait allemand et qui avait pris la tête de leur petit groupe à Torgau, a été mise au cachot. Elle en a gardé des traces de tuberculose. Elle est allée dans le même camp de punition que Maman. Quand elles sont revenues à Ravensbrück au revier (parce qu'elles étaient malades), elles sont restées ensemble. Elles sont restées en définitive au camp parce qu'elles n'ont pas été envoyées dans un *kommando*. D'abord en revier puis elles sont retournées en baraque, et elles ont fait divers travaux sur le camp. Elles ont été en punition plusieurs fois au *Strafblock*. Vous savez, pour un rien on était en punition. Je ne sais pas quel était le numéro de sa baraque, ma mère ne l'a jamais dit. Elle arrivait à se maintenir, elle me disait, quand elle est revenue : « *le matin, je me lavais. Nous ne le faisons pas toutes* ». Elle se tenait et elle aidait les autres à se tenir, elle était un exemple. Les Françaises ont été très solidaires entre elles, parce que d'abord elles n'étaient pas très

nombreuses (entre 8 000 et 9 000) et ce qui les tenait c'est qu'elles avaient toutes été dans la Résistance, donc elles savaient pourquoi elles étaient là. Elles considéraient qu'elles avaient pris un risque, le risque de la déportation. Il y a un livre qui est très intéressant, sur le convoi des 27 000 parties de Compiègne : c'était le convoi de Geneviève De Gaulle et d'Emilie Tillion, la mère de Germaine Tillion. D'après ce livre, dans ce convoi de 27 000, il y avait plus de 80 % de Résistantes. Il y avait 10 % de femmes qui avaient été raflées et 10 % de prostituées, qui avaient été envoyées en camp de concentration parce qu'elles avaient rendu malades des soldats allemands.

Ma mère a tenu le coup et elle a pu être évacuée avec 300 autres femmes vers la Suède. D'ailleurs dans ce convoi vers la Suède il y avait Germaine Tillion, il y avait aussi, je crois, Anise Postel-Vinay et Jeanny Rousseau, qui était très malade et que Maman tenait du bout des doigts. Jeanny Rousseau a été opérée en Suède et elle a vécu jusqu'à l'été dernier. Pour mon père, les choses se sont très mal passées. Ils sont arrivés à environ 600 à Buchenwald et le camp était déjà plein. Ils ont été mis en quarantaine dans des conditions extrêmement dures et pénibles. Une centaine d'entre eux ont été envoyés à Dora, ce camp atroce puisque les déportés ont dû creuser une usine souterraine, après que les Anglais aient bombardé Peenemünde : Peenemünde était sur la Mer baltique et c'était là qu'étaient fabriqués les V1 et les V2. Les Anglais ont bombardé Peenemünde et les Allemands ont trouvé cette montagne friable à Dora et ont fait creuser une usine souterraine aux déportés, surtout des Français (à Buchenwald, il y avait beaucoup de Français). Finalement, mon père n'a pas eu à travailler à Dora mais dans un nouveau *kommando* qui s'appelait Ellrich. C'était un *kommando* extrêmement violent et dur car la situation était la même qu'à Dora au début : on leur demandait de creuser une montagne pour faire une usine souterraine d'aviation. Mon père était un peu plus âgé que ma mère, il avait 49 ans et il était avec un petit groupe de jeunes déportés. Tous les matins, réveil à 3 h, départ à 6 h dans un petit train et ils commençaient à creuser. Il a fait cela pendant un certain temps. Il parlait couramment allemand, ce qui était assez rare, parce qu'il avait fait l'occupation après la guerre de 1914-1918. Il a essayé d'expliquer à ses gardiens qu'ils n'étaient pas des malfaiteurs ou des droits communs, qu'ils n'étaient pas des gens épouvantables mais qu'ils étaient simplement Résistants. Cela ne lui a pas servi à lui particulièrement mais cela a servi à sauver beaucoup de jeunes qui m'ont dit : « *grâce à lui, on a eu une capote quand il a commencé à pleuvoir, on n'était plus systématiquement battus, parce que votre père a expliqué en allemand aux gardiens que nous étions des*

Résistants mais pas des voleurs ou des brigands ». Malheureusement, il a commencé à beaucoup s'affaiblir, d'après ce que l'on m'a raconté, il n'allait même plus travailler parce qu'il était trop faible. Un jour, quand son groupe est revenu le soir, il était mort. Il n'y avait pas de four crématoire à Ellrich mais il y avait un bûcher : comme tous les morts de cette période-là, il a été brûlé sur le bûcher. Plus tard, les morts ont été brûlés dans les fours crématoires de Dora, qui n'était pas très loin. Mon père n'a pas pu revenir et il a été dans les pires conditions de déportation. Beaucoup, même des jeunes, sont morts. La mortalité à Ellrich était épouvantable. En plus de cela ils étaient très mal nourris, ils faisaient des travaux très durs, ils étaient morts de fatigue et il fallait qu'ils marchent encore 7-8 kilomètres le soir... Et le froid est arrivé.

Vous avez pu connaître sa date de décès ?

Non. Une personne qui est revenue et que l'on a interrogée a dit : « *je l'ai vu aller au revier et je ne l'ai pas revu* », alors qu'il est mort dans sa baraque. D'autres ont dit l'avoir encore vu début janvier. Donc on a choisi une date, le 16 décembre 1944. Officiellement, il est mort le 16 décembre 1944...

Ma mère a attendu que Jeanny puisse voyager et elle est revenue fin mai-début juin, alors que les autres étaient revenues début mai.

Et vous pendant tout ce temps-là vous ne saviez pas qu'elle avait été déportée ?

J'ai reçu une lettre d'elle de Suède me disant : « *je vis* ». Je savais qu'ils étaient partis avec le train du 15 août. Mon père a jeté un petit message, qui a été ramassé par une jeune femme qui nous l'a apporté et qui disait : « *nous partons...* ». Je pense qu'il ne savait pas que Maman était dans son train, mais à l'arrivée il a dû savoir qu'il y avait des femmes. Ils ont bien vu qu'il y avait des femmes dans les bus à Pantin (parce que le train est parti de Pantin). Fresne a été carrément vidé, il n'y avait plus personne, sauf quelques condamnés à mort qui n'ont pas été exécutés, donc il pouvait penser que Maman était avec lui dans le train. Et Maman était persuadée qu'il était dans le train, elle le savait.

Et la dénonciation ?

Nous n'avons jamais su. Dans ces cas-là, il ne vaut mieux pas essayer de savoir. Mais certainement, ils ont été dénoncés, puisque mon père m'a écrit : « *tu ne bouges pas* ».

Ma sœur était très active dans la Résistance. J'avais une autre sœur, qui venait de se marier et qui était enceinte donc elle avait un petit appartement avec son mari et elle vivait sous un autre nom, puisqu'elle était mariée. Et puis mon frère combattait à ce moment-là dans la campagne d'Italie. J'étais la plus jeune, la petite de la famille : j'avais 14 ans. Mon frère avait 23 ans, ma sœur 21 ans et mon autre sœur avait 19 ans. A partir du Débarquement, il n'y avait plus de courrier, plus de téléphone, plus rien. Donc comme le Débarquement a eu lieu le 6 juin 1944 et qu'ils ont été arrêtés dans la nuit du 5 au 6 juillet, ma sœur (qui évidemment a appris l'arrestation de mes parents) n'a pas pu m'écrire. J'ai su pour leur arrestation et leur déportation début septembre 1944. Ce qu'il y a eu de pénible pour moi, c'est que début septembre je suis rentrée à Paris dans un appartement solitaire, qui n'avait pas été habité depuis deux mois. J'avais ma clé, j'ai ouvert... Vous savez, il y avait encore vaguement l'odeur de mes parents, mais j'étais seule. J'ai eu une lettre de mon frère en novembre me disant : « *j'arrive à Paris, j'ai une perm' : je viens à la maison* » et c'est moi qui lui ai appris que Papa et Maman avaient été déportés. Donc il y a eu toute une série de choses qui ont fait que c'étaient des chocs à chaque fois. Alors que pour moi, certes, ils avaient pris des risques, mais ils étaient tellement connus dans le quartier comme un couple relativement âgé, très calme... Cela a été un choc.

Après son retour, votre mère a témoigné ?

Non, elle ne parlait pas. Elle disait : « *je suis revenue. Ne comptez pas sur le retour de votre père, il n'a pas pu supporter, il ne pouvait pas* ». Elle savait qu'Ellrich était épouvantable, mais elle n'a jamais voulu savoir. C'est après la mort de ma mère que je me suis enquis de ce qu'il s'était passé pour mon père. Elle n'a jamais voulu. Je crois qu'elle ne voulait pas parce que c'était horrible et que c'était encore plus horrible que ce qu'elle avait vécu parce que lui était mort, donc ça avait dû être pire. Tandis qu'elle, elle avait tenu bon, parce qu'elle était très responsable... C'est moi qui l'ai recherché et j'ai su un certain nombre de choses grâce aux survivants qui étaient plus jeunes : ils aimaient beaucoup mon père.

Ce que j'ai su sur la déportation de ma mère, je l'ai su parce que les déportées se voyaient entre elles. A la maison, ma mère avait pris un autre style de vie : elle vivait d'une façon extrêmement simple... Quand elle est revenue, il y avait déjà des restrictions donc on ne mangeait pas très bien. Elle n'épluchait jamais une pomme de terre, elle ne jetait rien. Il ne faut rien jeter, tout compte : les morceaux de pains durs, elle les passait à la

poêle et il fallait les manger. Et elle ne disait rien, elle ne parlait pas. Elle ne parlait qu'avec ses amies, c'était un réflexe chez l'ensemble des déportées : elles ne parlaient qu'entre elles, parce que ce qu'elles racontaient, c'était inimaginable. Elles ne pouvaient en parler qu'entre elles, et d'ailleurs ça les faisait rire ! Elles racontaient des choses mais comme c'était du passé et qu'elles avaient tenu bon, elles aimaient en rire. Elles se recevaient : ma mère voyait bien sûr cette jeune femme qu'elle n'avait pas quittée et qui était tombée malade, qui s'est mariée peu de temps après et dont j'étais la demoiselle d'honneur, elle faisait partie de la famille. Il y avait aussi Yvonne Pagniez, Hélène Maspero... Maman les voyait aussi beaucoup parce qu'elle était secrétaire générale de l'association des femmes déportées. Ma mère a été obligée, comme toutes d'ailleurs, de se faire soigner en Suisse. Elle était souvent absente de la maison : j'étais de nouveau seule et j'allais au lycée, c'était mon point fixe.

Et au lycée, on n'en parlait pas non plus ?

Non, on n'en parlait pas parce qu'on avait toutes des choses à raconter : toutes mes copines juives revenaient, elles avaient aussi des choses à dire... C'était une période très perturbée. Cela empêchait que l'on ne se plaigne parce que nous avions toutes des raisons de nous plaindre. Souvent un père, un frère, un cousin, un ami de la famille avait été déporté.

Mais ma mère ne me parlait pas de sa déportation, la seule chose qui m'ait marquée c'est que, quand elle est rentrée, elle est allée dans sa chambre et le matin, quand j'ai été la réveiller, elle était par terre. Elle m'a dit : « *je ne peux pas dormir dans un lit. J'ai besoin de dormir par terre, c'est là je dors le mieux* ». Alors on a mis une planche dans son lit et elle a bien voulu y dormir. Elle avait des réflexes particuliers. Elle avait un réflexe violent : elle était revenue relativement en bonne santé et elle avait retrouvé des gens de la famille et des amis qui lui disaient : « *mais c'est extraordinaire, vous avez bonne mine, ce n'était pas si épouvantable que ça !* », alors elle se mettait dans des rages affreuses.

Mais elles se voyaient entre elles, ou avec les familles de déportés. Le meilleur ami de Maman, qui s'appelait Paul Ariguy, avait été déporté, ainsi que fils : son fils était mort et lui il était revenu. C'était un ami d'enfance et ils aimaient se voir. Ils ont créé ensemble avec une autre jeune femme, Madame Lazare, qui n'avait pas été déportée mais dont le mari était mort à Auschwitz, le « Réseau du Souvenir ». C'est eux qui ont créé le Mémorial

des Martyrs de la Déportation au bout de l'île de la Cité à Paris. Il est prenant. J'y ai travaillé, nous l'avons remis en état avec Serge Klarsfeld.

Qu'en est-il de la Société des Familles et Amis des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance (SFAADIR), dont vous êtes fondatrice et présidente ?

Je l'ai créée quand elles ont considéré que l'ADIR (Association nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance) devait être dissoute. Au départ, elles étaient entre 4 000 et 5 000 mais elles sont décédées au fur et à mesure, elles se sont retrouvées à une centaine et Geneviève De Gaulle est elle-même décédée. Il y avait la sœur de Simone Veil, qui avait été résistante et arrêtée à Lyon, on l'appelait Miarka. Ma mère n'a pas eu de surnom, on l'appelait Germaine. Germaine Tillion ne voulait être appelée que Kouri, elles avaient des surnoms et elles y tenaient. Quand elles se sont aperçues qu'elles n'étaient plus très nombreuses, elles ont décidé de dissoudre l'ADIR. C'est à ce moment-là que je me suis dit que les enfants devraient prendre la relève. Quelques années auparavant, Geneviève De Gaulle m'avait demandé de présider une petite association qui s'appelait les Amis de l'ADIR, chargée de trouver de l'argent pour l'ADIR. André Postel-Vinay en était le président (le mari d'Anise Postel-Vinay, qui avait été déportée avec Maman) et un jour il a demandé à Geneviève De Gaulle de trouver quelqu'un pour le remplacer. Geneviève De Gaulle m'a demandé de prendre la présidence. Au moment où je n'avais plus de raison de donner de l'argent à l'ADIR, j'ai créé la SFAADIR. Actuellement, nous sommes une centaine, tous des descendants ou amis, quelques personnes qui ont été déportées, mais de moins en moins.

Quelles sont les actions concrètes que vous menez ?

Nous avons organisé des voyages à Ravensbrück avec des jeunes et des déportées : il est très important que des déportées puissent expliquer ce qu'il s'est passé à Ravensbrück. L'historienne chargée du mémorial de Ravensbrück et moi-même étions d'accord pour dire que ce camp ne parle pas. C'est une plaine sur laquelle il n'y a plus rien parce que quand les Russes ont libéré le camp ils ont tout détruit pour en faire un lieu d'installation pour leurs chars et leur matériel militaire. Seuls subsistent le bunker enterré en partie et le crématoire, mais la chambre à gaz, les cuisines et les baraques (même celles du revier) ont été rasées. Il nous est apparu qu'il fallait rendre le camp plus parlant. J'ai pu obtenir (mais cela n'a pas été facile) des crédits du gouvernement fédéral allemand

(350 000 euros) et du gouvernement du Land du Brandebourg (350 000 euros également). Actuellement, nous faisons donc des travaux pour aménager le camp. D'ici deux ans, les travaux seront terminés, du moins je l'espère.

Allons-nous, selon vous, vers une mémoire de plus en plus inclusive pour les femmes dans la Résistance ?

Les femmes dans la Résistance ont été très méconnues. D'abord, il y en a qui ne sont pas revenues donc qui n'ont pas pu raconter. Ensuite, sauf dans le cas de Marie-Madeleine Fourcade qui était présidente d'un réseau, les Résistantes passaient des objets et des messages, elles faisaient de la distribution, elles imprimaient des tracts etc. mais elles n'avaient pas un rôle prépondérant. C'était une époque où les femmes restaient à la maison, elles pouvaient cacher des personnes etc. mais elles n'étaient pas mises en valeur. A leur retour, elles ont été très ignorées. En plus de cela, beaucoup ne parlaient pas parce qu'elles n'étaient pas crues. Geneviève De Gaulle en était très meurtrie. Cela nous paraît invraisemblable maintenant, mais on leur avait réquisitionné deux étages dans un immeuble rue Guynemer et c'est là où s'est installée l'ADIR pour accueillir les Résistantes déportées qui avaient besoin de soins médicaux et d'aide pour les démarches administratives (pour les pensions etc). Un jour, elles ont demandé à être reçues par le ministre chargé des prisonniers et des déportés pour dire qu'elles n'avaient plus besoin de ces deux appartements, d'autant plus que si pour l'instant cela ne leur coûtait rien parce qu'il s'agissait d'appartements réquisitionnés, ce ne serait sûrement pas toujours gratuit. Comme elles n'étaient pas très riches, le ministre leur a dit qu'elles pouvaient quitter ces appartements et qu'il leur trouverait d'autres locaux. Ce ministre, c'était Mitterrand. Et il a toujours habité rue de Guynemer : il a pris le local... Et il ne leur a rien donné en échange ! C'est pour vous montrer qu'il y avait un certain dédain. Elles ont été obligées de se débrouiller toutes seules, de trouver de l'argent toutes seules avec la société d'amis. Elles ont beaucoup travaillé avec les Etats-Unis, où un petit groupe les finançait. Les « petits lapins » de Ravensbrück ont été soignées aux Etats-Unis. C'est le mari d'une des déportées qui a pris la présidence de cette association, il était dans la banque donc il écrivait à ses collègues pour trouver de l'argent. De plus, c'était l'Association des Déportées et Internées de la Résistance et donc à l'ADIR il n'y avait que des Résistantes. Si une ancienne prostituée qui avait été déportée venait les voir, on s'occupait tout de

même d'elle, mais *a priori* l'ADIR c'étaient des Résistantes : Germaine Tillion faisait des dossiers pour être sûr qu'elles avaient été Résistantes.

A la SFAADIR, nous organisons également des conférences, dans une salle du Sénat : nous passons des films, des déportées viennent parler et leurs enfants témoignent de ce qu'il s'est passé quand leur mère est revenue... Il faut savoir que les enfants de déportées ont souvent eu des problèmes psychologiques, graves parfois. Ma mère n'a eu des cauchemars qu'à la fin de sa vie, mais elle a eu des cauchemars. Vous entendez votre mère hurler à cause d'un cauchemar...

Il y a eu un moment où l'on s'est dit que nous avons un dépôt de mémoire et que nous devons entretenir la mémoire de ces femmes. J'espère emmener un jour des enfants de déportées, voire peut-être encore des déportées, pour qu'ils voient Ravensbrück parler. Nous recevons une aide de l'Etat (très faible) mais nous vivons surtout de nos cotisations et grâce à ceux qui nous aident. Nous avons un très bon contact avec les historiens et l'ONAC-VG nous soutient beaucoup. Simone Veil nous a toujours soutenus, ainsi que sa sœur Denise. La vie après, ce n'est pas facile par moments.